

Jean-Marc LANTERI

DELENDÀ

Partition passé-présent
pour cinq nus habillés.

Commande d'écriture
Association "Alerte rouge " / Conseil général du Pas de Calais.

Adresse de l'auteur :
13 les bouches Manon
27510 Pressagny l'orgueilleux
email : jm.lanteri@orange.fr
tel : 06-71-07-09-51

Delenda a été lue en public pour la première fois le 23 octobre 1998 à la Comédie de Béthune sous la direction de Jean-Claude Giraudon.

Distribution :

Guillaume, Alexander	:	Alexandre Carrière
Josyane, Hannelore	:	Florence Bisiaux
Reiner (René)	:	Félix Verhaverbeke
Alice, Hélène	:	Nathalie Wojcyk
Denis, Thomas :	:	Jean-Claude Giraudon

Personnages :

Le 21 octobre 1966 :

Guillaume, 20 ans.

Josyane, 20 ans.

Denis, 45 ans.

Alice, 50 ans.

Reiner (René), 60 ans.

Le 21 juin 1946 :

Alexander Berger, 20 ans.

Anne-Laure (ou Hannelore) Berger, 20 ans.

Thomas Berger, 45 ans.

Hélène Berger, née Villax, 45 ans.

Reiner, 40 ans.

La pièce est conçue de telle sorte que cinq acteurs, trois hommes et deux femmes, jouent les dix rôles. Autrement dit, un jeune homme joue Guillaume et Alexander, une jeune fille Josyane et Anne-Laure, un homme d'âge mûr Thomas et Denis, une femme d'âge mûr Alice et Hélène, un homme d'âge mûr jouera Reiner jeune et René vieux.

Les rôles se répartissent tout aussi aisément pour la " vision" finale de l'asile, épilogue visuel de la pièce.

-

" La fresque aux dauphins est une mosaïque anonyme, dont on peut penser qu'elle mesurait deux mètres de large et trois mètres de haut. Elle représente un homme seul, tous navires dispersés, au milieu des vagues. Il regarde droit devant lui, les yeux exorbités par un spectacle sans légende. Des dizaines de dauphins l'entourent mais que font les mammifères marins : convergent-ils pour le sauver des eaux ou le regardent-ils mourir pensivement. Et qui est pensif quand je dis pensivement : l'homme ou les animaux ? "

Traité d'architecture apocryphe

Époque hellénistique

" Delenda Carthago "

Caton L'ancien

" Un bon rapport archéologique ne doit pas seulement indiquer les couches d'où proviennent les découvertes mais aussi et surtout celles qu'il a fallu traverser auparavant "

Walter Benjamin

LE 21 OCTOBRE 1966
 SUR LA PLAGE
 IL FAIT BEAU

*Entre Guillaume, avec un saxo alto à la main.
 Son nom est écrit sur le sable.*

Josyane ?

Il n'y a que toi pour avoir écrit mon nom sur le sable.
 Encore heureux que tu ne l'aies pas entouré,
 D'un petit coeur percé d'une flèche ou des anneaux d'un serpent.

Je voudrais mourir dans tes bras quelquefois,
 Ou ne jamais plus les connaître.

Entre nous il paraît qu'il y a quelque chose qu'ils appellent amour.

Et que moi j'appelle pesanteur, dépendance, annexion.

Vingt ans, j'ai vingt ans - jeune esclave des mêmes choses, de la rue pavée devant nos maisons, du sable où je laisse mes empreintes de pas, du complot passif des visages pour me faire grandir ici et me faire enterrer de même.

Partir ou tout renverser - partir et tout renverser.

Il fait un son cacophonique avec son saxo.

Si je pouvais faire tomber les vagues comme des cartes à jouer.

Tuer...

Plus facile que de donner des ordres aux hommes, non ?

Cela m'arrivera.

D'ordonner.

De tuer ?

*Il se dirige vers la barque vermoulue, jette un coup d'oeil au squelette :
 nous ne pouvons - ne pourrons jamais - voir l'intérieur.*

Celui-ci, il a sûrement été tué, pour occuper une fosse si solennelle.
 C'était vraiment la peine de gagner des batailles, de défilier dans les triomphes, de faire vivre des concubines et des légitimes dans ta maison ?

Réponds : es-tu la victime d'un sacrifice barbare ou un pot de fleurs t'est-il tombé sur la tête lors d'une bataille ?

Il refait un son cacophonique. Un son cacophonique lui répond. Entre Josyane, avec une trompette.

Josyane :

Mon Guillaume qui joue à jouer faux maintenant.

Tes cils - oh mes harmoniques.

Ton nez - oh ma clé de fa.

Et la mesure à quatre temps de tes membres adorés.

Guillaume :

Donne-moi le la Josyane, file-moi le la comme cent balles à un pauvre.

Josyane :

Tu es un orphelin - un crève la faim et qui joue faux.

Guillaume :

J'ai décidé de partir pour l'armée, ma haine trouvera à s'employer là-bas.

Un temps.

Josyane :

Les guerres sont finies.

Guillaume :

J'apporterai mes guerres avec moi, le manger et le boire dans ma musette, les tripes et le vomi sanglant pour le pique-nique sur le champ de mines.

Josyane :

Pars. Moi et tes parents, nous ne fêterons ni ton départ à la verticale ni ton éventuel retour à l'horizontale... Où sont-ils au fait ? On devait répéter.

Guillaume :

Qu'ils aillent au diable.

Josyane :

Tu as de la chance d'avoir tes vieux débris encore pimpants. L'un qui marche, l'autre qui roule, ça te fait une paire désopilante pour les soirées de pluie, un vrai cirque à domicile. Moi, ma mère est morte. René m'a dit : morte en asile, comment j'ignore.

Guillaume :

Reiner t'a dit.

Josyane :
René. Nous ne sommes pas allemands.

Guillaume :
Moi non plus.

Josyane :
Qui sait puisqu'après tout on ne sait pas le nom du ventre qui t'a mis au monde?

Elle se dirige vers la barque, regarde le squelette de Thomas Berger.

Josyane :
Aujourd'hui on répète pour honorer ce vieux mort, ordre de Reiner, alors on obéit gentiment.

Guillaume :
Donne-moi le la, Josyane.

Josyane :
Un cuivre n'en a pas besoin - tu m'aimes ?

Guillaume :
Donne-moi le la...

Josyane :
Mais tu m'aimes ?

Guillaume :
Si tu me donnes le la !

Elle joue le la. Guillaume joue à son tour, le la, puis les premières notes de l'Allegro de La jeune fille et la mort. Un temps.

Josyane :
La jeune fille et la mort de Schubert, c'est beau, non ?

Elle se dirige vers la barque, met sa main à l'intérieur.

C'est pour un mort très spécial ce morceau, n'est-ce pas qu'on se sent spécial mon mignon ?

Tu aurais dû venir le voir dans la nécropole, il pavoisait - ici il n'a plus l'air de rien.

Quand je suis entrée, je me suis prise pour une grande exploratrice.

Il y avait ce monsieur dans son costume inusable à rayures blanches, je lui ai dit bonjour mais il ne m'a pas répondu.

Guillaume :
Touche pas, c'est plein de microbes.

Josyane :
Papa et maman lui ont fait une petite toilette réglementaire.

Guillaume :
J'aimerais bien savoir son âge.

Josyane :
Il est mort en 1946, juste après la fin de la guerre.

Guillaume :
Comment tu sais ?

Josyane :
Je sais.

Guillaume :
Il est si jeune que cela...

Josyane :
Il a notre âge - en tant que mort exhumé. Il a vingt ans.

Guillaume :
Son nom ?

Josyane :
Thomas Berger. Il t'intéresse ?

Josyane jette sur le sable le journal d'Alexander, plus un objet enveloppé dans un linge. Elle joue de la trompette, les premières notes de l'Allegro de La jeune fille et la mort. Guillaume fait un geste de la main vers l'objet enveloppé. Josyane fait un son cacophonique avec sa trompette.

Josyane :
C'était dans la tombe du mort. Des reliques - à côté de l'abcès solide d'un homme.

Guillaume :
C'est du vol...

Josyane :

J'ai fait les poches d'un cadavre anachronique.
 Un pauvre petit mort de la libération parachuté dans un tombeau gallo-romain.
 Je l'ai dépouillé pour te faire cadeau de ses dépouilles.
 Je te laisse avec de la lecture.
 Je te laisse avec ta haine.
 Je te laisse avec l'énigme de ton ressentiment.

Un temps.

Mon père est cardiaque : il mourra bientôt.

Un temps.

Cherche, Guillaume, cherche là-dedans de quoi l'abattre ! S'il aime tant ce mort, c'est que ce mort peut l'atteindre, comme si ce mort était encore vivant, et que lui, Reiner, mon père, devait un jour cesser de l'être, vivant, précisément à cause de ce mort !

Elle sort.

Guillaume efface son nom sur le sable.

Il prend le journal d'Alexander, le lit à haute voix

" 30 mai 1946.

Cela fait quatre mois que nous sommes ici.

Après le naufrage de notre barque, papa a acheté un grand bateau. Une épave à vrai dire, qui nous a convoyés péniblement de la mer Égée à la mer du Nord, de la Grèce vers la France. (Ainsi avons-nous contourné les ruines de Berlin). Nous habitons sur le rafirot vaguement rafistolé, ancré pour jamais, semble-t-il, en face du rivage, telle une puce agrippée dans le chien de mer.

Papa ne veut plus venir à terre. Maman elle aussi garde la chambre, pardon, garde la cabine. Ou elle rêve des heures sur la falaise, enchaînée, sur les ruines de sa maison natale... L'est folle, je crois. Depuis qu'elle marche avec une canne, Anne-Laure nage à la folie dans l'eau froide et cela lui ouvre l'appétit. Et moi, Alexander Berger, Villax par ma mère, je tiendrai mon journal jusqu'à ce que les pierres n'aient plus de teinture, j'exterminerai toutes les seiches pour leur voler leur encre.

Ce matin, en traînant derrière les dunes, je suis tombé dans un trou et j'ai fait une découverte terrible. Intéressante et terrible. J'ai exhumé une nécropole gallo-romaine vide de toute trace d'homme et où traînaient seulement quelques tessons de vase.

Ah oui, il y a aussi une hache, moins fine et moins tranchante que celle de Tyndarète - mais à celle-là je n'ai pas touché... "

A la fin de sa lecture, Guillaume disparaît derrière la dune avec le journal dans les mains.

LE 21 JUIN 1946
SUR LA PLAGE
IL FAIT MAUVAIS

Anne-Laure entre, elle a le bras en écharpe.

Anne-Laure :
Alexander ? Alexander ?!

Réponds, c'est Anne-Laure, ta petite soeur qui te parle sur la fréquence habituelle.

Bon, pour t'appâter, je te raconte ma chasse de ce matin.

J'ai mangé un crabe tout cru.

Et d'abord il y a cru, qu'il s'en tirerait, le cancer véloce, de mes grosses pattes d'enfant.

Quand il a senti l'eau, respiré de près le salut, j'ai posé le pied dessus, crac le bercail, bye bye l'écume fraîche, badaboum l'espérance.

J'ai senti sa carapace se disloquer sous ma semelle - oh le doux fracas des cartilages, oh le frou frou heurté des os !

Puis je l'ai dépecé, et je n'ai pas seulement gobé ses parties blanches et charnues, j'ai aussi broyé sous mes dents ses parties dures, je lui devais bien cela.

Après seulement, j'ai pleuré.

Sais-tu Alexander que ma faim est si grande que je digérerais des mines et les morceaux des corps qui les jonchent comme des condiments un peu amers ?

Alexander :
Buveuse de territoires.

Anne-Laure :
Alexander !

Alexander :
A quand mangeuse d'hommes ?

Alexander apparaît.

Tu crois que l'existence est une cour de récréation illimitée ?

Anne-Laure :

Nous sommes devant l'étalage fantastique de la mer, un tapis déroulé rien que pour nos petits pieds.

Et ce matin j'ai demandé la tête de Dieu.

Figure-toi qu'on me l'a présentée il y a une heure sur l'assiette du soleil.

Alexander :

Tu as raison Anne-Laure, c'est tout ce qu'il mérite.

Anne-Laure :

La sanction n'apparaît pas - de grandes choses m'attendent.

Alexander :

Moi je n'ai pas de nom pour ce qui m'attend _ ou le nom sans nom de quelque horreur.

Anne-Laure :

Tu te sens coupable ? Ton geste nous a pourtant sauvés de la mort et de la honte.

Alexander :

L'eau qui sourdait à travers mes mains, tes cris, les cris de maman... Tu n'as plus mal au bras ?

Anne-Laure :

Oublie les dégâts, Alexander, pense à ton avenir de découvreur car tu as l'exploration chevillée au corps, tu as les vieilles pierres dans le sang. Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac, les objets de la tombe ?

Alexander :

Quelques tessons de vase, de la poussière caramélisée par le temps, j'ai rassemblé tout cela pour en faire cadeau à maman.

Anne-Laure :

Montre-moi la tombe.

Alexander :

Il n'y a rien - Tyndarète est tout.

Anne-Laure :

Tyndarète n'est rien ! Et Thomas Berger et Hélène Villax, comparés à toi, c'étaient des archéologues du dimanche, de la petite bière d'archéologues.

Alexander :

Aujourd'hui nous allons nous battre et pas l'un contre l'autre. Tu iras voir papa, j'irai voir maman.

Anne-Laure :

Nous retournerons tous les quatre de l'autre côté du Rhin.

Alexander :

Je ne crois pas.

Anne-Laure :

Sur la route du retour, nous vivrons d'amour et d'eau croupie, nous boirons l'eau des flaques dessinées par les bombes.

Soudain Anne-Laure se fige, elle aperçoit Reiner qui passe avec un violon et disparaît.

Alexander :

Qu'est-ce que tu as vu ?

Anne-Laure :

Rien. Personne.

Alexander (*Fort*) :

Qui vive ?! Reiner... Que cherches-tu ici ? Nous ne sommes pas allemands !

Anne-Laure (*avec l'accent allemand*):

Nous ne sommes pas allemands.

Alexander court après Reiner, disparaît. Anne-Laure court après eux. La scène reste vide. Au loin repasse la silhouette de Reiner. Il joue les premières mesures de l'Andante de La jeune fille et la mort, puis donne le la. Il disparaît.

Anne-Laure (*rentrant*) :

Pourquoi te connaissant déjà, dois-je quand même tressaillir au son de ta voix, sentir mes mains qui tremblent et mon ventre qui dit oui et non en même temps ?

Pourquoi, ayant, des semaines durant, raboté mon attente de toi avec mes griffes, rongé mon frein jusqu'au ressort, dois-je bondir pour rien, pour les miettes d'une vision, pour toucher l'écorce de l'ombre ?

Reiner ?

Mes baisers sont tout prêts pour toi, mes baisers amidonnés d'enfant.

LE 21 JUIN 1946

SUR LA FALAISE

IL FAIT MAUVAIS

Hélène est attachée au rocher avec une chaîne, parmi les ruines de sa maison natale. Alexander vient déposer au pied d'Hélène les reliques de la tombe. Elle les prend, les jette une à une au loin.

Hélène :
Que fait-il là, Alexander ?
Oh il était puni, si elle se souvient bien.

Alexander :
Pourquoi ?

Hélène :
Voilà, Alexander, il a envoyé la petite arche par le fond.
Lui au dessus de toute la charge humaine concassée par le flot,
Lui au milieu du fatras des hommes et des marchandises,
Lui intact et riant dans le sang blanchi d'écume.

Alexander :
J'avais peur, j'avais froid. Et j'étais mouillé comme un chien mouillé.

Hélène :
Elle le revoit, la gracieuse petite ordure, ordure de séraphin barbotant ! Il a eu peur...

Alexander :
Des requins seulement, ils sont si furieux après les naufrages...

Hélène :
De tous les animaux marins !

Alexander :
Des requins !

Hélène :
Or il ne connaissait pas sa puissance. Les enfants - ils errent dans les appartements de leurs pères, mais ce sont les bouts refroidis de la géhenne, ils ont l'apocalypse dans les doigts, ils fomentent la déchéance de nous tous !

Alexander :
Dis-moi tu, dis-moi vous.

Hélène :
Un petit coup d'auriculaire dans les travées !

Alexander :
Embrasse-moi, maman.

Hélène :
Un coup de pied dans la fourmilière marine.

Alexander :
Sur les joues.

Hélène :
Et tous les coquillages vidés de leur cerveau, toutes les raies privées de leurs aiguilles, le petit tortionnaire.

Alexander :
Sur le front.

Hélène :
Et les petits dauphins retournés sur leur dos bleu, ventre blanc au ciel...

Alexander :
Sur la bouche.

Elle l'embrasse sur la bouche.

Hélène :
Pauvres petits dauphins, hein ?

Alexander (*il quémande d'autres baisers*) :
Oh oui pauvres petits, pauvres petits...

Elle s'éloigne de lui.

Hélène :
Tout le tableau liquide de ses crimes...

Alexander :
Aide-moi mère. Ou je terminerai ma croissance sur un parterre de dauphins morts.

Hélène :
Il y en a un qui est vivant.

Alexander :
Un ?

Hélène :

Il a brisé la clôture de ses propres frères. Il a trahi la mort, il erre malheureux comme les pierres - mais les pierres, dans l'eau, qu'est-ce que c'est ?

Alexander :

C'est moi, c'est qui ?

Hélène :

Qu'on la torture et elle ne le dira jamais.

Alexander :

Fais-moi plaisir - ne meurs pas.

Hélène :

Elle ne t'entend pas.

Alexander :

Tu lui diras quand même ?

Hélène :

Elle lui dira mais elle n'entendra pas - mais elle lui dira, oui.

Alexander :

Embrasse-la pour moi, veux-tu ?

Hélène embrasse sa propre main. Alexander embrasse sa propre main, puis sort. Hélène regarde vers la mer.

LE 21 JUIN 1946

SUR LE PONT DU BATEAU

IL FAIT MAUVAIS.

Thomas observe la falaise avec ses jumelles.

Thomas :

Elle ne bouge pas.

Une heure pourtant qu'il l'a laissée à jouer avec des colifichets de granit, des amuse-bouche pour les titans. On dirait des fragments de...

Un temps. Il abaisse ses jumelles, puis observe à nouveau Hélène.

Ce qui la concerne - la fascine ?

Elle ne me voit pas, elle ne me voit donc pas la voir ? !

La vision devrait être partagée, comme le pire et le meilleur, la plaie et le couteau.

Rentre Anne-Laure qui vient de se baigner, elle est toute nue.

Thomas :
Où ton frère a-t-il trouvé ces fragments de...

Il voit Anne-Laure.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Va t'habiller.

Anne-Laure :
Depuis combien d'années ne m'as-tu pas vue nue ?

Thomas :
Obéis.

Anne-Laure :
Non.

Thomas :
Un chantier de fouilles, ce n'est pas un endroit convenable pour élever un enfant, un pont de bateau non plus.

Anne-Laure :
Vous nous avez pourtant éduqués à mort.

Thomas :
Oui, je récitais contre le ventre de ta mère les verbes irréguliers anglais, les premiers principes d'harmonie, les épisodes de Troie.

Anne-Laure :
To spit spat spat.

Elle crache.

Pas de quoi laver le pont.

Thomas :
Mais nous avons négligé de vous apprendre la décence...

Anne-Laure :
Vous pensiez peut-être qu'il s'agissait d'une faculté facultative...

Thomas :
Va mettre quelque chose sur ton corps.

Anne-Laure :
Mais quoi ? Un abat-jour, un cerf-volant ?
Un violon contre mon pubis - le manche vers le haut ?
Tu m'as faite, tu ne peux pas regarder ce que tu as fait ?
Je vais vous mettre le nez dans vos enfants moi, comme on met le nez
du chat dans sa crotte.

Elle sort.

Thomas (*lui criant*) :
J'ai toujours peur quand tu te baignes en pleine mer...

Un temps. Elle rentre, vêtue d'une robe de mariée, sale et déchirée.

Où as-tu déniché cela ?

Anne-Laure :
Ca flottait dans la mer.

Thomas :
Enlève ça, c'est vraiment affreux - c'est affreux.

Anne-Laure :
A-t-elle servi ou pas ?
Pas de trace de sang au centre.
J'imagine la fille, ça lui a échappé sur la falaise.
Elle était allée se recueillir avant l'épreuve, un bon coup de vent et
vogue, vogue la dentelle sublime.
Quand appareillons-nous ?

Thomas :
Notre mer, c'est la mer fermée de Ptolémée.

Anne-Laure :
Ce bateau...

Thomas :
Mon bateau est comme ces bateaux-phares qui empêchent que d'autres
navires...

Anne-Laure :
...coulent ?

Thomas :
...Saisis ta chance de grandir dans une espèce de nulle part accroché à
rien !

L'Allemagne est un jardin d'yeux retournés vers le haut, une rizière repiquée de sangs trop nombreux !

Anne-Laure :

Je veux rentrer chez moi !

Thomas :

Ta mère est née ici, lève les yeux et contemple la co-responsable de ta naissance, plantée sur la falaise comme un phare désaffecté.

Anne-Laure :

Je veux revoir les êtres humains de là-bas, et quelle tête ils se confectionnent après tout ça, j'ai fait des pâtés avec vous dans la terre des ancêtres, j'ai de la poussière savante sur les mains et pas du sang, je me sens trop dépassée par les événements !

Un temps.

Au pied de la falaise a échoué un vrai bateau, un vrai de vrai qui naviguait, un navire anglais.

108 catins étaient à son bord, en partance pour l'Australie. Déportation au lieu de la mort, belle époque !

Quand l'engin s'est dressé sur les rochers, le capitaine a refusé d'ouvrir la cale, de peur que les passagères s'éparpillent sur le rivage, se croisent avec la racaille bleu blanc rouge, engendrent moult bâtards.

Les mains de 108 femmes cognaient contre la coque.

Elles ont fait leur dernière passe avec le ressac, et puis elles ont sombré.

Mais elles ont dû construire un sacré bordel tout au fond de l'eau, tu ne crois pas, petit papa ?

Thomas :

Va les rejoindre.

Anne-Laure plonge. Thomas est inquiet, il scrute l'eau, soulagé quand il aperçoit Anne-Laure qui nage. Il se rassied.

Thomas :

Cet après-midi, je prendrai le canot.

Je ramènerai ma femme de sa réclusion en plein air et nous jouerons tous ensemble La jeune fille et la mort de Schubert.

J'attache ma femme au sommet de la falaise avec une chaîne, là où était sa maison, cela paraît affreux mais elle donne des signes de folie, j'ai peur qu'elle n'attente à ses jours.

C'est qu'elle a très mal toléré notre dernier fiasco archéologico-maritime...

Un temps.

Cinq ans que nous répétons La jeune fille et la mort.

Même après une journée éreintante sur le site, une journée toute vide à se colloquer avec la poussière et à scruter la pierre illisible, nous répétons, nous jouons.

Et les tracasseries des natifs, ces sales turcs, ces...

Non - ceux qui nous ont repêché savaient ce que valait le chargement perdu.

Les douaniers sont les sages, nous sommes les sauvages.

Cinq ans...

Anne-Laure est ressortie de l'eau, elle est vêtue d'une serviette de bain.

Thomas :

Qu'est-ce que ton frère a offert à Hélène ?

Anne-Laure :

Alexander a découvert une tombe gallo-romaine sur la dune.

Thomas rit.

Mais il refuse de dire où c'est.

Thomas rit de plus belle. Un rire sinistre.

LE 21 JUIN 1966

SUR LA PLAGE

IL FAIT BEAU

Guillaume lit le journal d'Alexander.

" Nous revenions de Tyndarète. Le bateau chargé de rapines sublimes, plein d'un butin millénaire.

La lune s'est levée et j'ai su. Dieu, pourquoi m'as-tu rendu si voyant à cette heure où je pouvais encore jouir de la cécité des victimes et de l'aveuglement des criminels ? J'ai su que nous allions être pris, vaincus, humiliés, emprisonnés, tués peut-être. J'ai fait ce que je devais faire, j'ai pris la double hache royale et j'ai frappé dans le flanc mince du bois, indifférent aux cris de la mère et de ma soeur, résistant merveilleusement à mon père.

Le bateau a d'abord chaviré, nous renversant de côté, blessant Anne-Laure, blessant ma mère.

Un grand coup sur le bras, un grand coup sur la tête.

Femmes meurtries, hommes intacts.

Puis nous sombrâmes pensivement.

Et bientôt, au lieu des requins, le cercle attentif des bateaux de douane... Mais on ne retrouva pas un gramme de nos larcins magnifiques dans une passe si profonde. Relaxe faute de preuves. Et nous nous regardions, tous les quatre, dans cet ébahissement d'être libres et vivants après que quelques siècles pompeux avaient naufragé sous nos jambes."

Du bruit. Guillaume se retire, observe en cachette la scène qui confronte Denis et Alice. Alice en fauteuil roulant, Denis la pousse. Il tient dans ses mains un pigeon mort.

Alice :

Guillaume, tu es là ?

Réponds, c'est papa et maman.

Tes victimes qui te réclament gentiment, alors on répond.

Denis :

Ah le monstre. Il n'en restait qu'un, il m'a vêtu le plus beau en cadavre.

Alice :

Je croyais que c'était le plus moche.

Denis :

Forcément le plus beau puisque c'était le dernier. Mais quand les autres existaient, c'était le plus vieux et le plus moche. C'est la relativité, tu comprends ? Einstein, tu vois ?

Alice :

Einstein s'intéressait aux pigeons ?

Denis :

Ce mort emplumé, c'est un témoin de ma bêtise à l'avoir adopté, ce démon.

Le fauteuil d'Alice commence à rouler en arrière.

Alice :

Denis...

Denis ne voit pas qu'Alice redescend.

Denis:

Inutile, je ne lui pardonnerai pas. Guillaume !

Alice :

Au secours Denis.

Denis la rattrape avant qu'elle disparaisse de scène. Ils se mettent à rire.

Denis :

Il faudra quand même qu'on le répare ce frein. Je regarderai demain.

Alice :

Non, il vaut mieux le laisser comme ça.

Il rient.

Alice :

Il viendra à la répétition avec Josyane. D'ici là, tu te seras calmé.

Denis :

Je vais lui éclater la tête à coups de tambour.

Il se met à tousser terriblement.

Alice :

C'est ça...

Denis (*se reposant*) :

Nom de Dieu ! Quelquefois, je crois que ce fils est pire que Reiner. Pire que celui qui fait que notre vie est pire que tout.

Alice :

Tu ne comprends pas plus ton fils que Reiner.

Denis :

Reiner, il a torturé sa femme, maintenant c'est notre tour.

Alice :

Sa femme ?

Denis :

Hannelore. Anne-Laure.

Allons, tu n'es pas au courant, sa femme est dans une maison de folles.

Il l'a ensevelie dans le molleton, étouffée dans le capiton.

Il l'a bourrée de petites pilules blanches.

On l'appelle la bonne femme de neige - ceux qui l'ont vue courir partout sous les arbres, au milieu des infirmiers et des flocons.

Les ont vues. Il y a sa mère aussi, une autre cinglée patentée.

Alice :

Comment sais-tu ?

Denis :
Le sais par quelqu'un qui le sait de quelqu'un qui le sait !

Alice :
C'est dire... Pitié pour elles deux.

Denis :
Pitié pour mes coulombs, il va tous me les zigouiller !

Alice :
La spécialité de tes volatiles dégoûtants, chiant et cocottant dans leur cage, est de revenir au domicile de leur éleveur. Ils reviendront donc - hélas !

Elle lui prend le pigeon, le jette au loin.

Oublie la mine, oublie les oiseaux, oublie tout, va de l'avant.
Aller de l'avant, c'est le secret de toujours :
Un pied devant l'autre, rien trouvé de mieux depuis l'eden.
Un pied devant l'autre, une roue devant l'autre...

Un temps. Ils rient.

Alice :
Une roue devant l'autre, alors que les roues hein, la caractéristique même des roues...

Denis :
C'est que jamais l'une ne dépasse l'autre. Contrairement au pied.

Ils rient. Guillaume entre.

Guillaume :
Elle est très bonne...

Denis (*montrant le pigeon*) :
Qu'est-ce que c'est que ça ?

Guillaume :
Il m'a picoré le doigt, ce sagouin. Légitime défense.

Alice part dans une crise de fou rire. Son fauteuil recommence à descendre. Denis et Guillaume se précipitent tous les deux, se collisionnent. Ils jouent avec le fauteuil d'Alice.

Denis :

C'est nous les prochaines victimes, il a deux mains, deux vrais membres de prédateur renoués à sa carcasse.

Guillaume :

C'est vous qui m'enterrerez !

Denis :

Oui ! car nous aimons la vie, n'est-ce pas Alice ?

Alice :

Oui Denis, je crois que malgré tout nous aimons exister, cons comme nous sommes, malades comme nous sommes, pourquoi?

Denis :

Au magasin de la DDASS, ils avaient mis une étiquette autour de ton bras avec écrit dessus : "être humain", alors on croit toujours ce que disent les étiquettes quand on va faire les courses.

Guillaume :

Demande un remboursement.

Alice :

Où est ta fiancée ? On ne peut pas répéter sans elle.

Guillaume :

Ce n'est pas ma fiancée.

Denis :

Tu entends ? L'appellation choque Monsieur.

Guillaume :

Je n'ai plus de fiancée, puisque je pars pour l'armée.

Un temps.

Alice :

Si on te laisse partir seulement, tu es encore mineur.

Denis :

L'armée, je trouve que c'est une bonne idée, le seul problème c'est qu'il n'y a plus de guerre, il risque d'en revenir vivant.

Guillaume :

Quel nom on mettra sur ma tombe si j'y reste ?

Denis :
On ne sait pas.

Guillaume :
Vous êtes des bêtes innommables et moi je suis une bête sans nom.

Ils vont se battre. Le frein du fauteuil d'Alice lâche, elle y aide un peu.

Alice :
Denis !

Denis court après elle. Ils disparaissent de scène. Reste Guillaume. Entre Joysane.

Guillaume :
Le nom de ta mère, c'était bien...

Josyane :
Anne-Laure... Mais elle s'appelait aussi (*avec l'accent allemand*)
Hannelore.

Guillaume :
Et elle est morte...

Josyane :
Oui.

Guillaume :
Mais tu ne sais pas de quoi...

Josyane :
Reiner n'a jamais voulu...

Guillaume :
Comment parler d'une morte qui ne l'est pas ?

Il s'en va. Elle lui court après. Ils disparaissent derrière la dune.

LE 21 JUIN 1946
SUR LE PONT DU BATEAU
IL FAIT MAUVAIS

Musique.
On découvre Thomas, Hélène, Anne-Laure et Alexander répétant le scherzo de La jeune fille et la mort. Ils sont partiellement cachés avec

leurs instruments par divers éléments du bateau. Celui qu'on voit le mieux est Thomas. Entre Reiner, que les quatre autres ne voient pas.

Reiner :

Sous la pluie de l'Europe j'ai cheminé.

Sur mes chemins de banni irascible.

La pluie de l'Europe - le riz de mes noces avec l'exil !

Je tuais des poules mais pas pour me nourrir, il y a longtemps que je n'ai plus faim.

Et l'estomac est pour moi un organe abstrait - plus encore que le coeur !

Non : juste pour éviter de tuer des gens.

Car je gardais en tête ma ligne de mire - et mon très cher bouquet de cibles.

Ils s'arrêtent de jouer, l'un des instruments a fait une fausse note.

Hélène :

Qu'on l'excuse, elle a raté la soixante.

Thomas :

Ce n'était pas si mal.

Anne-Laure :

Après des années de répétition !

Alexander :

Hachées d'innombrables interruptions, oui.

Thomas :

Aujourd'hui j'aimerais que l'on joue le scherzo en entier.

Hélène :

Elle veut bien, elle veut bien.

Anne-Laure :

Quand est-ce qu'on invite la gent du littoral à nous écouter ?

Alexander :

Mais notre mère est née ici.

Thomas :

Ils ont gagné la guerre.

Les deux répliques précédentes peuvent se chevaucher.

Anne-Laure :

Nous ne l'avons pas faite.

Alexander :
Nous ne sommes pas allemands !

Anne-Laure :
Heil, nous ne sommes pas allemands.

Reiner :
Heil, je suis le seul alors.

Anne-Laure :
Assez de musique allemande, qu'est-ce que vous diriez plutôt d'un air de bal-musette ?

Thomas :
C'est réellement le scherzo qui nous pose problème. Pourquoi ?

Alexander :
Je ne sais pas.

Anne-Laure :
Je ne sais pas.

Hélène :
Elle ne sait pas.

Thomas :
Reprenons.

Ils reprennent.

Reiner (*assez fort*) :
Parce que vous êtes de mauvais musiciens, ce qui tendrait à prouver qu'effectivement vous n'êtes pas allemands.

Thomas :
Vous avez entendu ?

Anne-Laure :
Non.

Alexander :
Non.

Hélène :

Quoi ?

Thomas :
J'ai cru entendre une voix.

Alexander :
Anne-Laure ?

Anne-Laure :
Tu cauchemardes. Des voix de turc ?

Hélène hurle.

Alexander :
Anne-Laure...

Thomas :
Hélène s'il te plaît.

Un temps.

Je vous en prie, recommençons, et ne nous posons pas trop de questions. Je crois qu'il va bientôt pleuvoir.
Imaginez qu'il pleuve sur nos bois...
Vous savez que, même dans la plus grande cabine, il est impossible de faire résonner le bois.

Ils réaccordent les instruments.

Reiner :
Imagine, Thomas, un instrument qui n'aurait que des cordes, pas de cadre et pas de caisse de résonance.
Non : impossible, il faut à toute corde une caisse de résonance.
Un gibet n'a pas qu'une corde, mais aussi une trappe, pour que les pieds du pendu cognent contre le bois et le bruit des pieds contre le bois réjouit le public...
Le gibet est l'instrument-roi.

Energico, c'est ainsi qu'il faut le jouer ce satané scherzo.

On voit Thomas lever la main pour diriger.

Reiner :
Musique !

Cette fois, Thomas a entendu. Thomas apparaît et découvre Reiner, il reste muet. Hélène, Anne-Laure, Alexander font leur apparition à sa suite.

Alexander :

Il nous manquait un chef d'orchestre. Voilà qui libérera tes mains, papa.

Reiner :

Energico, le scherzo.

Anne-Laure :

Reiner...

Reiner :

Je vous montrerais volontiers mais il me manque une baguette. Ah attendez...

Reiner sort un revolver. Anne-Laure, qui ne semble en rien avoir peur, se dirige vers lui.

Anne-Laure :

Oh oh Reiner vient voir si nous savons nos verbes irréguliers. Sinon il nous fouettera les fesses.

Elle prend lentement la main de Reiner et applique le canon contre sa poitrine.

Anne-Laure :

Tire et je voudrais vraiment savoir comment c'est.

Le sang et la douleur, j'ai tout raté depuis quatre ans.

Reiner l'écarte d'une légère bourrade, range son revolver.

Reiner :

Energico ! Je vous montrerai : energico !

Anne-Laure :

Mais le violoncelle reste muet. Papa, qu'est-ce que tu en penses ? Energico ? Vraiment ?

Hélène :

Elle n'est pas d'accord, elle n'est pas d'accord.

Alexander :

Le scherzo est l'enfant tardif du menuet. Il faut le jouer gioiso ou à la rigueur giocoso.

Reiner :
Energico, petit paltoquet.

Thomas :
Je ne t'ai pas oublié.

Hélène :
Oh elle non plus, elle non plus.

Reiner :
Moi, celui qui la présenta à celui qui l'épousa.

Anne-Laure :
Alexander, on va savoir comment papa a rencontré maman.

Reiner :
Ta femme sait encore le solfège mais plus la grammaire ?

Thomas :
Doloroso.
Pour elle, pour moi aussi, oui :
La douleur est l'unique instrument de mémoire.

Reiner :
J'ai plaisir à entendre que tu te souviens.

Thomas :
Nous sommes le 21 juin 1946 et cela fait presque un an que nous ne nous sommes pas vus.
Vus à travers la vitre d'un train berlinois qui m'emmenait en France...

Reiner :
Moi d'un autre train qui m'emmenait vers le front est...

Anne-Laure :
L'un de vous aurait dû tirer le signal d'alarme...

Reiner :
Mais aujourd'hui nous ne sommes ni le 21 juin 1946 ni le 21 juin 1945.
Nous sommes le 15 novembre 1943, oui.
Jour prévu pour l'inauguration du musée de la petite ville qui nous vit naître, nous vit grandir aussi condisciples à l'université, nous vit, toi épouser celle-ci et moi rester seul.
Toi engendrer et moi être attentif à tes enfants dont j'ai suivi de près le développement spirituel...

Anne-Laure :
Surtout de moi !

Reiner :
Or la petite ville déjà célèbre pour ses collections d'art antique doit s'augmenter d'un lot faramineux : toute une ville inexplorée d'Asie mineure va se disposer sagement derrière les vitrines, se disséminer aux quatre coins du bâtiment.
J'ai mis deux ans à réunir l'argent (à le voler au Reich!) pour l'expédition des archéologues, toute une famille de génies petits et grands qui savent fouiller la terre, trafiquer, organiser, classer/interpréter.
J'attends surtout la fresque aux dauphins...

Hélène gémit...

...qui doit orner à elle seule le mur ouest, ne fût-elle qu'un fragment, qu'un morceau splendide de la splendeur.
Et aujourd'hui le Führer doit traverser la ville et les rues sont pavoisées et les filles sont aux fenêtres.

Reiner chante :
Aux fenêtres enrubannées
Y a une blonde rouge et noire
Aux fenêtres enrubannées
Y a une blonde énamourée

Anne-Laure :
C'est moi !

Reiner :
Mais le musée est vide, je tente de recoller la masse des visiteurs aux murs vides : regardez donc avec les yeux de l'âme !

Un temps.

Où est la livraison ?

Thomas :
De quoi parles-tu ?

Reiner :
Tes dettes ne sont pas chiffrables.

Thomas :
Mes dettes sont infinies.

Reiner :
Envers moi.

Thomas :
Envers tous à part toi, tous à part toi !

Reiner :
Qu'as-tu à faire valoir ?

Thomas :
Je n'ai rien, à part mes jumelles.

Reiner le frappe. Thomas tombe.

Thomas :
D'où viens-tu pour empoisonner ce qui nous reste de vie ?

Reiner :
Wehrmacht morte, démembrée, m'a crachée d'elle, glorieux à peine et les poumons aux trois quarts brûlés.
Je suis une boucle de la ceinture rouillée des généraux, je suis de la limaille de fer modelée en figure humaine.
Mais tu m'obliges à me tenir debout, tu te couches devant moi alors que moi seul je pourrais prétendre à la maladie ?

Thomas :
La guerre et les autres choses rendent risible ta haine pour moi et pour nous. Pense à ce qui s'est passé.

Reiner :
Où est la marchandise ?

Thomas :
Cette histoire avec les Juifs, tout de même...

Reiner :
Ne détourne pas la conversation.

Alexander fait un son cacophonique avec son violon. Anne-Laure renchérit.

Alexander :
Tout est tombé à l'eau ah ah ah...

Anne-Laure :

Nous aussi ah ah ah...

Hélène :
Ah ah ah...

Reiner :
Je sais, je ne suis pas venu pour l'apprendre.
Si encore tu avais bazardé tout le lot à un armateur New-Yorkais, à un sultan arabe...
Adoptons cette hypothèse :
A qui as-tu vendu ? Où est l'argent ?
Faisons un instant comme si tu n'étais pas une chose mollassonne, pourrie et contente mais au moins une crapule corrompue.

Anne-Laure fait un son cacophonique, imitée par Alexander. Thomas se relève lentement.

Thomas :
Energico, je crois que tu as raison, energico.
Nous allons reprendre, maestro, puis nous parlerons de tout cela. Il y a une cabine pour toi et je te parlerai.

Reiner :
Peut-on voir les dauphins par les hublots comme on voit les vaches par la fenêtre du train ?

Gémissement d'Hélène.

Anne-Laure :
Il y a une cabine d'ami et les draps sont propres.

Reiner :
Je ne suis pas assez clément pour vous égorger pendant le sommeil.
Vous êtes des morts.
Répétez votre oraison.
J'ai une poignée de terre sous la main pour chacun de vous.
Pour saler votre cercueil.

// sort.

Thomas :
Reprenons.

Hélène :
Elle veut bien.

Alexander :
D'accord.

Anne-Laure :
D'accord.

Thomas :
Du début jusqu'à la fin mais pas a capo d'accord ?

Ils opinent.

Alexander :
Et comment ?

Un temps.

Anne-Laure :
Con allegrezza.

Hélène :
Con allegrezza.

Alexander :
Con allegrezza.

Thomas lève la main pour reprendre. Musique.

LE 21 JUIN 1946
SUR LA FALAISE
IL FAIT MAUVAIS

Hélène, attachée à son rocher sur la falaise. Anne-Laure et Reiner entrent. Anne-Laure a sa robe de mariée.

Anne-Laure :
Regarde-la.
Je sais jamais.
Est-ce qu'elle fait semblant de tout ou bien semblant de rien ?

Hélène :
Pourquoi ce tulle blanc de crasse sur les épaules...

Anne-Laure :
Je l'ai acheté à la criée des mouettes, une occasion pas chère.

Reiner :

Quand je l'ai trouvée pour ton père, elle n'était pas si défraîchie...
 Je vous ai mariés, toi et Thomas Berger.
 Quand nous étions encore à l'université, il m'a dit : trouve-moi une
 femme cultivée et aérienne, qui me rappelle l'amante antique, qui puisse
 m'assister dans mes recherches et qui joue de la musique.
 Le nez dans les livres, trop paresseux pour hasarder ses mains à la
 surface des femmes.
 Et je l'ai trouvée pour lui.

Anne-Laure
 Mais de l'autre côté du Rhin.

Un temps. Il s'approche d'Hélène.

Je suis ici pour connaître votre sentiment sur toute cette histoire,
 Madame. Je trouve votre point de vue historique et personnel très
 intéressant.

A Anne-Laure :
 Elle a l'air complètement ravagée et en même temps...

Anne-Laure :
 Elle a voulu sauver la fresque aux dauphins.

Hélène hurle, Anne-Laure ne fait pas attention.

Elle la serrait contre sa poitrine et le poids l'entraînait au fond
 Alors Alexander la lui a arrachée.
 Elle a bizarrement flotté avant de couler, la fresque.
 La pierre aux cent couleurs muselait l'abîme.
 Les couleurs étaient si belles, même toi Reiner tu les aurais...

Reiner :
 Tais-toi, le plus grand mur d'exposition de Basse-Saxe attend encore cet
 emplâtre pour la blessure du vide.

Hélène hurle. Reiner la frappe.

Anne-Laure :
 Arrête, arrête, Reiner !
 Il t'a vu la frapper, il va venir.
 Les jumelles...
 Toute la journée, il balaie l'horizon avec ses yeux de verre.
 Il nous a forcément vus.

Reiner :

Mais serons-nous encore là quand il arrivera ?

Anne-Laure ;
Combien veux-tu pour me faire franchir le Rhin à rebours ?

Reiner :
Qu'est-ce qu'on voit là-bas sur la mer ?

Anne-Laure (*elle chantonne*) :
Le bateau-phare qui chemine
Sur le chemin de rien du tout
Le bateau-feu qui illumine
L'heure de notre rendez-vous

Reiner :
Je trouve qu'il ressemble à un avion.

Anne-Laure :
Alors un hydravion...

Reiner :
Oui, une espèce d'avion adapté à l'élément liquide.
Il veut décoller,
Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose en lui qui veut décoller ?
Qui veut connaître la brise marine, l'ivresse des grains, le vent qui gifle
les joues.

Anne-Laure :
Prends-moi d'abord.

Reiner :
Enlève ta robe.

Anne-Laure :
Non, toi.

*Reiner arrache la robe.
Reiner et Anne-Laure font l'amour derrière un rocher. Anne-Laure a mal,
elle crie, pas très fort, pendant qu'Hélène parle.*

Hélène :
Les oiseaux de mer sont venus,
Jusqu'à mes pieds.
Ils m'ont dit : pousse, tu dis pousse ou tu joues avec nous ?
J'ai levé la main par erreur, quelle erreur...
Pour dire stop.

Ils ont cru que je repiquais au carrousel dément.
On ne peut pas passer son tour.
Et quel est le jeu qui s'arrête ?

Anne-Laure crie.

Hélène :
Oh elle a mal, Anne-Laure ?

Anne-Laure :
On dirait que oui mais je dis que non !

Hélène :
Ah...

Reiner :
Elle parle trop pendant. Pas toi, elle - j'aime faire cela en silence.

Il ressort de derrière le rocher, enlève sa ceinture et commence à frapper Hélène.

Anne-Laure :
Je ne parlerai plus - alors elle ne parlera plus !

Reiner s'arrête.

Reiner :
Anne-Laure du Rhin.

Il la baise encore. Ils jouissent vaguement.

Reiner :
Bon, ça y est, tu es contente ?

Anne-Laure :
Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Reiner :
Nous allons ôter une épine du pied de l'océan. Nous allons extraire de la mer une dent intrusive. Et la mer nous dira merci.

Reiner fait sauter la chaîne d'Hélène. Anne-Laure jette sa robe de mariée dans la mer. Reiner pousse les deux femmes vers la sortie.

LE 21 JUIN 1946
SUR LA FALAISE

IL FAIT MAUVAIS

Alexander est seul. Thomas apparaît.

Alexander :
Tu as l'air essoufflé.

Thomas :
Ils étaient encore ici il y a un instant...

Alexander :
Et maintenant devine quoi...

Thomas :
Je ne les rattraperai pas ?

Alexander (*Il lui subtilise les jumelles*) :
Tu es idiot.

Thomas :
Il paraît que tu as découvert une tombe dans les dunes.

Alexander :
Je ne te dirai pas où c'est.

Thomas :
Pourquoi ?

Alexander :
Parce que tu es mon père et tu es un idiot.

Alexander regarde vers la mer avec les jumelles.

Thomas :
Qu'est-ce que tu vois ?

Alexander :
Ce que je voyais déjà sans le secours de cet instrument trompeur.

Thomas se rapproche, regarde au loin mais ne voit rien.

Alexander :
Le bateau...

Thomas :
Donne-moi ces jumelles.

Alexander :
Non.

Thomas :
Donne-les moi.

Alexander :
Non !

Il jette les jumelles par dessus la falaise, elles disparaissent.

Thomas :
Elles valaient beaucoup d'argent, elles valaient beaucoup pour moi !

Alexander :
Plus que ton bateau-phare ?

Thomas :
Mon bateau, ils ont...

Alexander :
L'épingle est brisée et le papillon géant s'envole du bouchon.

Thomas :
Reiner...

Alexander :
Papa, je t'ordonne de rester sensé ! Obéissez capitaine : je prends le commandement de votre esprit ! Suivez mes directives !

Thomas :
En ville !

Alexander :
Pas la peine.

Thomas :
Ils enverront une vedette, les garde-côtes.

Alexander :
Maintenant ton épave, les récifs se la gobent, ils bavent dessus pour la digérer.

Thomas :
Il me semble que toi aussi tu veux ma mort.

Alexander :

Il chantonne :

Un jour j'ai surpris un serpent
 Qui avalait un éléphant
 Lors j'ai appelé un agent
 Et puis j'ai dit monsieur l'agent
 Même si je ne suis qu'un enfant
 Je veux remplacer l'éléphant

Thomas :

Il me semble que toi aussi tu veux ma mort.

Alexander :

Vous êtes à mes ordres, père, je suis le quartier-maître des quartiers liquides et solides de l'univers !

Thomas :

Il me semble que toi aussi tu veux ma mort.

Alexander :

Oh Capitaine, mon capitaine.

Un temps.

Thomas :

108 femmes noyées voient l'ombre du navire grandir vers elles.
 Elles doivent faire un sacré bordel au fond de l'eau.
 Et s'il y avait là-dedans 108 hommes vaillants
 (Se racontent-elles en conciliabules excités).
 Nos fiancés, nos fiancés !
 Et c'est tout le gynécée liquide qui prononce : oui.

Alexander veut l'attacher avec la chaîne d'Hélène.

Thomas se débat.

Alexander :

Garde à vous ! Garde à vous !

Thomas se jette du haut de la falaise.

LE 21 JUIN 1946
 SUR LA PLAGES
 IL FAIT MAUVAIS

Alexander dans un coin, prostré, avec son journal serré contre la poitrine. De l'autre côté, Hélène, Anne-Laure, Reiner.

Reiner :

Alors elle veut bien aller dans la maison blanche, la petite dame ?

Hélène :

Oui, elle veut bien.

Reiner :

Elle va voir comme c'est bien là-bas.

Hélène :

Pardon pour tout, elle demande pardon. Alexander ?

Alexander :

Oui maman ?

Hélène :

Elle s'en va, elle met la clé sous la vague.

Alexander :

Elle lui manquera, oui, oui.

Anne-Laure :

Alexander, maintenant que papa est mort et que maman va à l'asile de fous, Reiner et moi rentrons en Allemagne.

Reiner :

René...

Anne-Laure :

Comment ?

Reiner :

Mon nom est René désormais.

Anne-Laure :

Non !

Reiner :

Cette région présente des perspectives intéressantes.

J'ai conservé un capital, en dépit de toutes mes pertes, donc nous allons ouvrir un petit commerce et tu feras la comptabilité.

Anne-Laure :

Non...

Reiner :
Au delà du Rhin est ma mort.

Anne-Laure :
En deçà du Rhin est ma mort.

Reiner :
En traversant la ville, j'ai repéré une entreprise de pompes funèbres à vendre, je monterai un orchestre pour les morts, une petite fanfare. Des cuivres sans doute - je n'aime pas beaucoup les cuivres mais pour escorter les cercueils, c'est quand même plus pratique...

Anne-Laure :
Non !

Reiner :
Et maintenant on dit au revoir.

Anne-Laure se jette dans les bras d'Alexander.

Anne-Laure :
Je m'en vais.

Alexander :
Pas très loin à ce que j'ai entendu.

Anne-Laure :
Empêche-moi de partir.

Alexander :
Je ne peux pas.

Anne-Laure :
Tu as peur de lui.

Alexander :
Non, je n'ai pas peur.

Anne-Laure :
Tu ne m'aimes pas.

Alexander :
Je n'aime plus, personne - mais je voudrais m'aimer juste encore un peu.

Elle s'éloigne de lui.

Reiner :
Tu crois que Thomas a souffert ?

Alexander :
En mourant ou avant de mourir ?

Reiner :
En mourant, idiot. Avant de mourir, je connais la réponse, je suis une partie de la réponse.

Alexander :
Je ne sais pas.

Reiner :
Mets-toi à sa place.

Alexander :
Je ne sais pas.

Reiner :
Jette-toi de là-haut et reviens me dire comment c'est.

Alexander :
Je ne sais pas.

Reiner :
Où est son corps ?

Alexander :
Je ne te le dirai pas.

Reiner :
Pourquoi ?

Alexander :
De peur que tu le défigures avec un couteau, que tu lui découpes les yeux dans les orbites, des choses qui me semblent superflues.

Reiner :
Tu te trompes, je voulais l'honorer.

Alexander :
Je te certifie que sa cachette est honorable.

Reiner le rudoie, le bouscule, le gifle. L'indifférence d'Alexander l'arrête.

Reiner :
Qu'est-ce que c'est, ton journal intime ?

Alexander :
Oui.

Reiner le lui arrache.

Reiner :
Est-ce que là-dedans, tu dis où est Thomas ?

Alexander :
Non, pas encore.

Reiner :
Pourquoi pas ?

Alexander :
Pars et dès que tu seras parti, je l'écrirai.

Reiner commence à lire.

Reiner :
Je pourrais bien mettre le feu à ton torche-cul d'adolescent.

Il part d'un immense éclat de rire, jette le journal sur le sable. Alexander le ramasse et le serre contre lui.

Reiner :
Et toi au fait, pourquoi n'es-tu pas encore mort ?

Alexander :
Quand tu seras parti.

Alexander s'agenouille.

Reiner :
Et maintenant qu'est-ce que tu fais ?

Alexander :
Je prie.

Reiner :

Pour moi ? Pour mon âme ? Est-ce qu'elle ne mérite pas une petite prière ?

Alexander :
Je ne prie pour personne.

Reiner :
Tu pries Dieu ?

Alexander :
Je prie Dieu mais je ne prie pas pour Dieu - son sort est scellé depuis ce matin.

Anne-Laure :
Alexander...

Alexander :
Alexander. Oui c'est vrai, je prie pour moi.

Reiner :
Sale petit égoïste.

Alexander :
Emmène-les René - et que commence ton triomphe.

*Alexander sort.
Reiner sort, poussant en avant, comme deux femelles conquises, Hélène
et Anne-Laure.
Noir.*

LE 21 OCTOBRE 1966
SUR LA PLAGE
IL FAIT BEAU

Guillaume lit le journal d'Alexander :

" Je l'ai porté, depuis la descente de lit des falaises jusqu'à son tombeau sous la dune. Mes mains étaient pleines du sang de sa tête. Je l'ai couché là où il fallait, j'ai trouvé une vieille barque disloquée sur la plage, et j'ai traîné ce cercueil improvisé jusque dans la nécropole vide pour l'y ensevelir. Même après la dislocation sur les rochers, mon père conservait une contenance digne, il avait une allure presque martiale.

Guillaume s'approche de la barque et parle au squelette en lisant le journal :

" C'est ce que tu espères. Que je veille éternellement sur toi. Pour ça que tu t'es jeté de si haut. Adieu, je ne serai pas ta lampe de chevet pendant des siècles. Je te laisse mon journal, pense à moi en le lisant - si quelque chose comme ton esprit survit. "

Guillaume lit le journal un moment, pose le livre sur la barque, poursuit sa lecture de mémoire (en hésitant peut-être) :

J'ai fermé la fosse du mieux que j'ai pu, j'espère que personne ne la redécouvrira avant longtemps. Puis j'ai fait ma valise.

Guillaume va prendre sa valise cachée quelque part, il se déshabille en coulisses et réapparaît.

J'ai rendez-vous sur le banc de sable avec la marée.

Guillaume lève le bras, le journal intime d'Alexander disparaît dans les airs (dans les cintres).

Guillaume se déshabille dans un espace entre 1966 et 1946. Lorsqu'il est tout nu, il est devenu Alexander.

LE 21 JUIN 1946
SUR LE BANC DE SABLE
IL FAIT MAUVAIS

La tempête fait rage en même temps que la marée monte.

Alexander :
16h 47 : marée haute, enfin très bientôt.
J'attends.

J'attends le dernier dauphin.

Oui bien sûr, dans cette tenue vous ne croyez quand même pas que j'attende l'omnibus ?

Mais comment te reconnaître ?

Qui sait si tu n'auras pas revêtu une forme étrangère ?

Seras-tu
Fleur vivace ou chiendent,
Roi, dame, valet,
Caillou lisse ou anémone langoureuse,
Homme en complet de cuir ou femme docile en bas couleur de chair?

Qu'il suffise que je voie l'oeuf bleu de ton dos et je prononcerai ton nom.

Les vagues l'entourent, le banc de sable est fermé. Il joue à sauter plus haut que les vagues qui lui arrivent jusqu'à ta taille.

Oh et celle-là et celle-là,

Oh et puis l'autre derrière,

Vous voulez jouer avec moi hein !

Vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

Je suis Alexander.

Un jour, le ciel s'est couché sous mes pieds et la terre entière fut ma concubine.

Alors pour qui vous vous prenez les vagues, pour un pensionnat de jeunes filles en chaleur !

Pour des arcs bandés d'amazone, pour des rangées de FM ?

Et toi le jusant, pour qui ?

Tu te prends pour le tank suprême, pour le dernier stuka ?

Il fauche les vagues avec sa valise.

Ah je vous ai toutes eues !

Et voilà encore : une murène coupée en deux,

Un poisson-pierre qui se dissout en mousse,

Une lame de fond que j'aplatis au fer à repasser,

Et les méduses carbonisées par mon seul regard humain !

Océan je te ridiculise, je te fais la nique !

Une vague le douche brutalement, il boit la tasse, tousse, crache.

Oh oh bon d'accord,

Je suis sportif je reconnais les vertus de l'adversaire je

Autres vagues encore. Il boit plusieurs tasses d'affilée, perd sa valise et sa lucidité. Une brève accalmie. Il flotte sur la mer en haletant.

Cette fois je te vois.

Mais ma mère s'est trompée.

Ce n'est pas toi, le cousin des mosaïques, avec qui j'avais rendez-vous et ce n'est pas ton nez rieur qui sort de l'eau.

C'est toi l'énorme et paisible avaleuse.

Dans ton ventre brille la chandelle salutaire.

Dans ton ventre, une bibliothèque luit de mille tranches dorées.

Dans ton ventre, une petite table est dressée, avec un bol de chocolat fumant et des tartines beurrées épaisses.

Dans ton ventre, mon lit d'enfant est à nouveau entrouvert.

L'ombre de la baleine le recouvre, il se noie. La tempête se calme.

LE 21 OCTOBRE 1966

SUR LA PLAGE

IL FAIT BEAU

Le journal retombe des cintres sur la barque. Denis et Alice entrent. Ils aperçoivent Guillaume tout nu, quelque peu perturbé.

Denis :

Qu'est-ce qu'il fait comme ça ?

Guillaume, Guillaume.

Denis le secoue mais Guillaume semble hébété.

Alice :

Il a fait sa valise, il veut partir pour l'armée en catimini.

Guillaume pleure. Entre Josyane.

Josyane :

Guillaume qu'est-ce qu'il y a... Reprends-toi, voilà mon père.

Entre René - Reiner - René. Il se dirige vers la barque, regarde longuement Thomas, fait un signe de croix. Puis il regarde Guillaume nu.

Reiner :

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Alice :

Mon fils lance un nouveau costume de bain qui fera fureur sur les plages.

René :

Ce n'est pas votre fils, juste un débris sans nom ramassé quelque part.

Denis :

Je le défendrai devant vous comme mon fils.

Reiner :

Nous devons répéter maintenant. Je vous paye pour faire la toilette des morts et pour jouer - mal ! - autour de leurs dépouilles, pas pour lézarder sur la dune.

Denis :

La musique, on la fait pour rien, j'ai calculé par A+B, j'ai donné les fiches de paie au syndicat, tu nous lèses, tu nous baisses !

René :

J'ai encore eu une plainte d'une famille ce matin.

Il y avait une tache de confiture sur la joue de leur chérubin et une cendre de cigarette sur sa cravate.

Alice rit.

Tu fumes donc, Denis, dans l'état où sont tes poumons?

Denis :

Je chausse tous les jours tes pompes funèbres qui puent comme des vieilles pompes de clodo, j'ai besoin d'en griller vingt par jour pour me prémunir de l'odeur des machabées, la Gitane me purifie de toute la viande morte qui me passe entre les mains ! Je voudrais redescendre à soixante-dix mètres dans la cuisse noire de Dieu, mon père descendait à...

Il tousse.

Josyane :

Où est ma mère, Reiner ?

Reiner :

Mon nom est René depuis plus de vingt ans.

Josyane :

Tu m'as dit qu'elle était morte mais on m'a dit qu'elle ne l'était pas.

Reiner :

Ta mère n'est pas morte.

Ta grand-mère n'est pas morte.

Toi tu n'es pas morte.

Je ne suis pas mort !

Josyane :

Tu m'a menti.

Reiner :

Elles sont toutes les deux timbrées là-bas - au tarif fort !

Il faut camisolier leurs oreilles, sinon leurs oreilles complotent !

Il faut mettre des oeilères sur leurs yeux sinon leurs yeux voient !

Josyane :
Et moi je veux les voir.

Reiner :
Pourquoi veux-tu aller te fourrer dans ce jeu de quilles, petite chienne ?
Si un jour tu franchis les portes d'un asile psychiatrique, ce sera non pas pour les voir mais pour les rejoindre, cela voudra dire que j'ai été vaincu et que ton hérédité du côté des femmes est trop forte pour moi !

Josyane :
Qui était Thomas Berger ?

Reiner :
Thomas, oui, et les autres...
J'étais le familier de cette famille d'êtres sublimes...
Mes boutures emportées, mes convives dissous dans le cristal du temps.
Mais faites un effort !
Nous honorons un être que j'aimais beaucoup.
Il s'est un peu fourvoyé au fond de cette nécropole païenne, il faut le ramener en terre chrétienne.
Alors en place.

*Reiner dirige avec ses mains.
Les quatre personnages prennent leur inspiration et jouent.
Au fur et à mesure Reiner s'arrête de diriger et écoute d'un air dégoûté.*

Reiner :
Arrêtez, arrêtez !

Ils s'arrêtent.

Vous deviez répéter, vous m'aviez promis de répéter - pour cette occasion solennelle !

Un temps. Les musiciens sont vaguement penauds.

Ce n'est pas parce que vous êtes des amateurs silicosés, des cul-terreux universels que vous devez massacrer cette musique à ce point.

Josyane :
Mais Reiner...

Alice :
Mais Reiner...

Denis :
Mais Reiner...

Les trois répliques précédentes peuvent se chevaucher ou être dites à l'unisson.

Reiner :
Taisez-vous !
Savez-vous ce qu'est la répétition ?
C'est la réitération - patiente, profonde, fidèle - d'une vibration d'essence divine,
C'est l'écoute absolue de soi-même, serait-ce deux fois, trois fois, cinquante fois, un million de fois,
C'est le nombre de diamant des mesures rejouées pour arriver à une seule mesure parfaite !
Dieu répète aussi, Dieu ne connaît pas encore le nombre des répétitions nécessaires, Dieu ne sait pas ce qu'il refait patiemment, il le fait !
Dieu ne sait pas d'emblée jouer le scherzo comme il faut le jouer, energico...
Et dire que j'ai abaissé cette page sublime au niveau de vos binious asthmatiques, de vos méninges de carton - Schubert convertis en cuivres pour ces âmes de teigne !

Josyane :
Papa...

Guillaume rit nerveusement.

Guillaume :
Il a raison, nous sommes mauvais.

Reiner :
Vous ne pourriez pas l'habiller, ce morveux dégénéré ?
Sinon j'appelle l'hôpital...

Denis :
Ne menacez pas mon fils !

Reiner :
Ce n'est pas votre fils !

Denis :
Puisque c'est comme ça...

Il se déshabille, se rassied pour jouer.

Je m'associe à mon fils et pas seulement en pensée, physiquement.

Comment vas-tu fiston ?

On va lui montrer ce qu'on sait faire.

Je suis prêt à battre le tambour pour vous, Majesté, et même avec ma queue.

Reiner :

Vous êtes un gros tas répugnant.

Josyane se déshabille à son tour.

Josyane :

Moi aussi papa,

Je suis un petit tas de chair tout aussi répugnant.

Reiner :

Josyane, rhabille-toi immédiatement !

Alice :

Monsieur René, vous m'excuserez mais dans mon état je ne peux pas me joindre au mouvement...

Les trois répliques qui suivent peuvent se chevaucher :

Reiner :

Josyane...

Alice :

...A moins qu'on me donne un coup de main.

Denis :

Et vous Monsieur René, vous ne voulez pas tomber la veste, endosser l'uniforme de ceux que vous aimez le plus, la tenue universelle machabées ?

Alice :

Lâche, vous n'oserez même pas.

Denis :

Reiner n'osera pas, René n'osera pas !

Josyane :

Il n'osera pas, il n'osera pas !

Reiner (*sortant son revolver*) :

Vous allez jouer mais je vous jure que si vous ne parvenez pas à vous hausser au dessus du niveau de vous-même (et ce n'est pas si haut !) je vous tuerai tous, je ferai des petits trous de sang dans votre bidoche désarmée !

Reiner donne le signal avec son revolver.

Ils " jouent" .

Au bout d'un court moment, excédé, Reiner pointe son arme sur la tempe d'Alice.

Reiner :

Là, il y avait un demi-soupir !

Josyane va chercher la hache sous le linge et fait face à Reiner.

Reiner se bat avec Josyane, il se sert de son revolver comme d'une matraque. Ils perdent leurs armes. Reiner veut l'étrangler.

Alice :

Fais quelque chose ou la petite va succomber.

Denis :

Alors quoi, je reprends la hache à Josyane, à lui je coupe le cou, j'ai plein de sang sur la chemise, je joue au foot-ball avec sa tête?

Alice se lève du fauteuil roulant sous les yeux béants de Denis. Elle se déshabille entièrement.

Alice :

Tu l'auras voulu, Denis.

Denis :

Mais Alice tu marches - à poils. Tu marches.

Alice :

Une hémiparésie qui se transforme en vieille peau dévêtue...

Denis :

C'est un miracle alors ?

Alice :

Un très vieux miracle.

Denis :

Ca fait longtemps que tu marches ?

Alice :

Cinq ans.

Un temps.

Josyane et Reiner se battent toujours, disparaissant derrière les dunes et réapparaissant à intervalles réguliers.

Denis :

Tu n'as jamais pensé à me le dire ?

Alice :

Si mais j'osais pas.

Et puis pousser mon fauteuil, me mettre sur le siège, ça te faisait une occupation toute la journée.

Denis :

C'est vraiment charitable de ta part.

Alice :

Pendant des années je t'ai fait croire que je ne marchais pas, pendant des années je t'ai fait marcher ah ah ah.

Alice rit.

Denis :

Elle est nulle celle-là, vraiment nulle Alice.

Faisons quelque chose ou ce salaud va zigouiller Josyane.

Alice rejoint les deux combattants et donne un grand coup de cor sur la tête de Reiner qui chancelle et tombe. Denis achève de l'assommer à coups de tuba.

Reiner râle. Tous le regardent.

Il reprend connaissance, lève la main. Josyane brandit la hache au dessus de sa tête. Reiner meurt d'une crise cardiaque.

Denis vérifie qu'il est mort.

Denis :

Il était cardiaque, non ?

Josyane :

Oui.

Les trois personnages se rhabillent. Josyane habille Guillaume comme elle peut.

Josyane :

Ta mère marche Guillaume.

Guillaume (*recouvrant progressivement sa lucidité*) :

Oui, je l'ai vue une fois, entre deux gonds de porte, elle dansait le fox-trot en écoutant la radio, toute seule.

Alice danse et fredonne un fox-trot devant Denis. Puis Denis et Alice mettent le corps de Reiner dans le fauteuil roulant et se dirigent vers la sortie.

Alice (*à Thomas dans la barque*) :

Nous avons joué pour toi avant d'être interrompus.

Comment nous as-tu trouvés ? Tu aimais cette musique ?

Denis :

La jeune fille et la morgue.

Alice rit. Elle et Denis se dirigent vers la sortie.

Josyane :

Attendez.

Denis :

Quoi ?

Josyane :

Je voudrais que vous le couchiez là où j'ai découvert Thomas Berger.

Alice rit de l'idée.

Denis :

Ca ne va pas recommencer, il y en a assez de ces foutus déménagements funéraires ! Et puis ce n'est pas légal.

Josyane :

Nous dirons : il n'est pas d'ici, il est allemand, son nom est Reiner.

Nous louerons l'endroit avec mon héritage et ma dot même si la facture est salée.

Je vous montrerai l'endroit sur la dune, je le montrerai à tous.

Nous écrirons des hiéroglyphes sur sa tombe et nous ferons payer un droit de visite si des gens veulent le voir.

Denis et Alice installent le corps de Reiner dans le fauteuil roulant et sortent. Guillaume feuillette le journal d'Alexander.

Josyane :

Comment il s'appelait déjà ?

Guillaume :
Alexander.

Josyane :
Un conquérant de l'ombre.

Guillaume :
Je ne pars plus pour l'armée - tu m'épouseras ?

Josyane :
Alors il faut qu'on se trouve une maison sur la dune !

Guillaume :
Va, commence les explorations - en surface !

Josyane :
On pourrait retaper la vieille maison d'Hélène, sur la falaise...

Josyane sort. Guillaume met le feu au journal d'Alexander qui se consume lentement, disparaît entièrement, cendres et matières, ou remonte vers les cintres ?

Au loin, dans quelque plan éloigné du décor, sur une pelouse, Hélène et Anne-Laure, vêtues de camisoles légères, rient, dansent, sous l'oeil de deux infirmiers et sur quelques mesures du presto de La jeune fille et la mort.

Hélène :
Oh elle est heureuse.

Anne-Laure :
Oh elle aussi, tellement heureuse.

Guillaume :
Devant être détruit.

Résumé :

En 1966, sur une plage du Pas de Calais, une petite fanfare se prépare à célébrer l'enterrement tardif d'un mort : il s'agit de Thomas Berger, dont les os ont été découverts au fond d'une barque pourrie, dans une nécropole gallo-romaine. (On a découvert sa dépouille en même temps que la nécropole d'ailleurs...).

Pour célébrer son enterrement tardif, il y a là Alice qui joue du cor, Denis de la grosse caisse, Josyane de la trompette et Guillaume, fils adoptif de Denis et d'Alice, du saxo. Plus René (Reiner) qui doit diriger la petite fanfare dans une adaptation pour cuivres de *La Jeune fille et la mort* de Schubert. Ils font tous partie d'une entreprise de pompes funèbres qui assure, en même temps que le service d'inhumation, l'accompagnement musical, et c'est René (Reiner) qui dirige l'entreprise et joue les chefs d'orchestre.

Guillaume file un amour compliqué avec Josyane, sous l'oeil complaisant de ses parents, Denis, ancien mineur et colombophile, et Alice, paralytique lunatique, et celui plutôt désapprobateur de René (ou Reiner).

René s'appelait en réalité Reiner en 1945. C'était un officier allemand, pro-nazi, et surtout un archéologue, conservateur du musée d'une petite ville, ex-collaborateur de Thomas Berger. Après la guerre, il s'est marié à une jeune fille du nom d'Anne-Laure, a eu d'elle une fille, Josyane. Anne-Laure la mère est officiellement morte en couches...

C'est Josyane qui a trouvé le corps de Thomas dans la nécropole, avec deux objets qu'elle confie à Guillaume : une hache antique enveloppée dans un linge, et un journal intime : celui d'Alexander, que Guillaume commence à lire tandis que Josyane sort...

Le journal décrit la vie d'une famille allemande qui a trouvé refuge depuis deux mois sur la côte du nord, à la fin de la seconde guerre mondiale, en 1946.

Hélène, la mère, est française et elle originaire du lieu. Elle avait une petite maison sur la falaise qui a été détruite par les bombardements. La famille vit donc sur un bateau immobilisé face aux ruines - un peu comme un bateau-phare. Les enfants, Alexander et

Anne-Laure, errent dans un paysage de dunes qui porte les stigmates de la guerre : bunkers un peu partout et cratères d'explosion.

La famille se remet mal de son passé proche - plus encore que de la guerre qu'elle a traversée dans une sorte d'apolitisme, une étrange cécité historique. Thomas est un archéologue patenté mais quelque peu aventurier, dont la trajectoire rappellerait celle de Schlieman, découvreur de Troie.

Il a amassé avec l'aide de sa femme un trésor considérable dérobé dans le tombeau d'un roi, sur un site archéologique turc du nom de Tyndarète.

Au moment où ils tentent de rapatrier frauduleusement leur butin vers l'Allemagne, Alexander, pris d'une intuition, coule leur bateau avec une hache prise au tombeau. En un sens, bien en a pris à Alexander, les douaniers étaient sur leurs traces et allaient les intercepter. Ils les repêchent, mais doivent les relâcher, faute de preuves. Alexander a donc évité l'arrestation et la prison à ses parents tout en les privant de leur plus grand trésor, en ensevelissant dans la mer le résultat de longues années d'exploration.

Hélène vit dans le rappel obsessionnel de ce traumatisme. Au moment où elle surnageait, elle a tenté de sauver des eaux un magnifique fragment de fresque représentant un homme au milieu des dauphins. Alexander, voyant que le poids de la mosaïque l'entraînait au fond, lui a arraché l'objet qui a évidemment coulé. Confondant réalité et fiction, dauphins de mer et images de mosaïque, Hélène passe son temps à reprocher à Alexander le meurtre de dauphins légendaires dont un seul a peut-être survécu...

Anne-Laure elle, veut rentrer en Allemagne mais Thomas refuse, de peur de ce qu'il trouvera en rentrant sur le champ des ruines de la guerre.

Arrive sur les lieux Reiner, démobilisé. Il poursuit son ancien ami de sa haine car il a financé illégalement l'expédition avec de l'argent public et il espérait que les trésors garniraient son musée. Ses malversations financières ont été déjouées et on l'a envoyé sur le front est. Il a pour projet de détruire la famille avec qui il entretenait les rapports les plus intimes.

Reiner tire parti de l'amour de jeunesse que lui porte Anne-Laure et il lui promet de rentrer en Allemagne avec elle. Il prend un plaisir

pervers à lui faire l'amour sur la falaise, sous les yeux quasi inconscients d'Hélène.

Anne-Laure et Reiner désancrent le bateau de Thomas qui va s'échouer sur les récifs et coule.

Thomas se suicide sous les yeux d'Alexander en se jetant du haut de la falaise.

Alexander le couche dans la nécropole vide qu'il a découverte, au fond d'une barque désossée.

Reiner fait enfermer Hélène comme folle et quitte la plage en compagnie d'Anne-Laure mais ils ne rentreront pas en Allemagne, à la grande déception d'Anne-Laure.

Alexander se retrouve sur un banc de sable comme la marée monte. Ce n'est pas le dernier dauphin qui se présente mais la mort sous les espèces d'une baleine. Il se laisse noyer.

En 1966, Reiner arrive pour faire répéter la fanfare funèbre. Il insulte et humilie ses musiciens. Guillaume ne réplique pas car il est traumatisé par sa plongée dans le passé. Josyane a sorti la hache. Reiner, cardiaque, après un combat tragi-comique avec sa fille, puis avec Alice et Denis, rend son dernier souffle sur la plage, devant ses quatre musiciens qui décident de le coucher dans la nécropole gallo-romaine.

Guillaume et Josyane se trouvent réunis, Guillaume fait brûler le journal d'Alexander.